

JEAN-PAX MÉFRET

Le vol des bijoux de la Bégum

Les dessous de l'enquête



**ENFIN
LA VÉRITÉ!**

Pygmalion

Extrait de la collection

J E A N - P A X M É F R E T

Le vol des bijoux de la Bégum

Le 3 août 1949 se déroula le plus spectaculaire hold-up de l'après-guerre : l'équivalent de six millions d'euros en bijoux raflés en deux minutes chrono, dans l'attaque, à Cannes, d'une Cadillac qui transportait la Bégum et son époux, le prince sultan Mahomed Shah Aga Khan III, honoré chaque année par ses fidèles de son poids en diamants.

La personnalité des victimes et l'audace des voleurs donna à l'affaire un retentissement international. Les Lloyd's, assureurs des joyaux, proposèrent une énorme récompense pour récupérer le butin ; la police fit pression sur des truands confirmés pour obtenir les noms des braqueurs, certains avocats jouèrent les intermédiaires dans la restitution des bijoux volés dont une partie fut mystérieusement rendue, six mois plus tard. Stupéfiante affaire au cours de laquelle le patron de la PJ accusa son supérieur, le directeur général de la police, d'être, entre autres, le cerveau du braquage.

Ce livre, qui se lit comme un polar, retrace avec précision cette ténébreuse histoire, fournit des détails inédits et décrit les méthodes de la police, aujourd'hui dite « à l'ancienne », entre le compromis et le marchandage. Une époque où les plaies de la guerre ne s'étaient pas encore refermées, où les liens d'amitié tissés pendant l'Occupation ou la Résistance entre les voyous et les flics pesaient lourd sur le comportement des uns et des autres.

Jean-Pax Méfret est un spécialiste des grandes enquêtes politico-criminelles. Il a été grand reporter puis rédacteur en chef, pendant vingt ans, au Figaro Magazine dont il a dirigé les grands dossiers. Il a publié chez Pygmalion : Une sale affaire (L'affaire Markovic), Jusqu'au bout de l'Algérie française (Bastien-Thiry), 1962 : l'Été du malheur et Un flic chez les voyous (Le commissaire Blémant).

Pygmalion

Extrait de la publication

LE VOL DES BIJOUX DE LA BÉGUM

Les dessous de l'affaire

DU MÊME AUTEUR

UN FLIC CHEZ LES VOYOUS
Le commissaire Blémant

JUSQU' AU BOUT DE L' ALGÉRIE FRANÇAISE
Bastien-Thiry

UNE SALE AFFAIRE
*Markovic, Marcantoni, Delon,
Pompidou et les autres*

1962, L'ÉTÉ DU MALHEUR
La Tragédie des pieds-noirs

JEAN-PAX MÉFRET

LE VOL DES BIJOUX DE LA BÉGUM

Les dessous de l'affaire



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0247-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Nathalie

Ce procès d'assises s'ouvrait comme une première d'opéra. Les gendarmes et les CRS étaient en tenue de parade. Ils portaient des gants blancs. Les avocats, en robe noire, s'entrecroisaient dans un ballet de mondanités sous l'objectif des photographes de presse. Sur les marches du palais de Justice, les journalistes échangeaient les dernières infos en gardant un œil sur la foule grandissante qui s'amassait en arc de cercle sous les platanes de la place des Prêcheurs d'Aix-en-Provence. Il faisait chaud. Les reporters parisiens ruisselaient de sueur, les bras encombrés d'un manteau devenu inutile, fascinés par l'exubérance des crieurs de journaux qui agitaient, en éventail, du bout de leurs mains, noircies par l'encre d'imprimerie, les trois quotidiens de Marseille.

À la terrasse de la brasserie de *La Madeleine*, sorte d'annexe du palais, des dames endimanchées buvaient du sirop de mûre, en couvrant de leur regard le tribunal

LE VOL DES BIJOUX DE LA BÉGUM

et la prison voisine d'où allaient être amenés quelques-uns des présumés coupables du plus spectaculaire hold-up de ce milieu du siècle. Plus de deux cents millions de francs de bijoux¹, soit près de six millions d'euros², raflés, quatre ans plus tôt, en deux minutes chrono, le 3 août 1949, sur les hauteurs de Cannes.

Aucune précaution particulière pour parer à une évasion n'avait été prise par les autorités. Il n'y avait pas de risque. Les accusés n'étaient que des comparses sans éclat. Et la présence de « beaux voyous » marseillais attablés, eux aussi, à la terrasse de *La Madeleine* ne suscitait pas d'inquiétudes. Ils n'étaient là que pour s'informer. Le procès des voleurs de la Bégum allait permettre de connaître enfin la vérité sur cette attaque à main armée dont le cerveau, murmurait-on, pouvait être un haut fonctionnaire de la Police nationale. Les débats devaient également retracer l'itinéraire mouvementé d'une partie des bijoux volés dont la célèbre *Marquise* de vingt-deux carats, ce bijou taillé en losange et composé de cinquante-cinq facettes conformément au premier exemplaire que fit créer Louis XV en prenant pour modèle les lèvres de sa favorite, la marquise de Pompadour à laquelle il destinait ce cadeau royal.

Mais, au-delà des audiences, ce qui donnait le plus de relief à l'ouverture de ce procès, c'était la présence annoncée de la très médiatique Bégum, mariée au prince milliardaire Aga Khan III, descendant direct de Mahomet et quarante-huitième Imam héréditaire des Ismaéliens,

1. Très exactement en valeur assurée : 213 millions de francs (1949), 220 000 francs en espèces et les bijoux de la dame de compagnie estimés à plusieurs centaines de milliers de francs.

2. Selon le coefficient de l'INSEE.

LE VOL DES BIJOUX DE LA BÉGUM

un courant minoritaire philosophique de l’Islam chiite. La venue de l’altesse en cour d’Assises provoquait cet étalement inhabituel de fastes cérémonieux. C’est d’abord pour elle que tout le monde était là, ce 6 juillet 1953, devant le palais de Justice d’Aix-en-Provence. Pour voir « en vrai », autrement qu’en couverture de magazines, l’apprentie couturière devenue princesse, la fameuse Bégum Om Habibeh, baptisée du nom de la quatrième épouse du Prophète.

À l’origine, elle s’appelait plus simplement Yvette Labrousse, née le 15 février 1906 au pied du Mont Saint-Clair à Sète, fille d’Adrien, un conducteur de tramway, et de Marie Brouet, couturière. Elle avait vécu à Cannes puis à Lyon où, en 1929, petite main au côté de sa mère, elle remporta son premier prix de beauté avant d’être élue Miss France, l’année suivante. Elle devint alors l’ambassadrice du charme et de l’élégance à travers le monde, un mannequin sollicité par tous les grands noms de la mode, une superbe jeune femme adulée par les personnages les plus influents de la planète.

Au début de l’année quarante, accompagnée de ses parents, Yvette Labrousse s’était installée au Caire puis à Alexandrie où, malgré la guerre, une vie mondaine particulièrement exubérante animait la cour de Farouk I^{er}, le roi d’Égypte. Elle y avait trouvé naturellement sa place, sa nouvelle religion : l’Islam, et rencontré son futur mari, près de trente ans son aîné¹, qu’elle épousa, quatre ans plus tard, à Genève, le 9 août 1944.

Depuis son union, la Bégum Om Habibeh parcourait le monde aux côtés de son époux, évoluant dans un univers de rois et de princes, de maharadjah et de chefs

1. Né le 2 novembre 1877 à Karachi, aux Indes.

LE VOL DES BIJOUX DE LA BÉGUM

religieux, de poètes et de philosophes, d'écrivains et d'artistes. Elle était présente dans toutes les réceptions du gotha international ainsi que sur les champs de courses où se distinguaient les pur-sang d'un Aga Khan III à bout de souffle.

C'est une icône qui descendait sur Aix. Une Cadillac de couleur prune déposa la princesse au pied des marches du seul palais qui lui était étranger : le palais de Justice. Son apparition déclencha un feu d'artifice de flashes au magnésium aux éclairs grésillants. Les photographes de presse formaient une masse compacte et mouvante autour de la Bégum. Arrivée la veille à l'hôtel du Roi René, entourée de ses deux femmes de chambre, l'ancienne Miss France 1930, aujourd'hui âgée de quarante-sept ans, portait une robe noire modelant sa longue silhouette d'un mètre quatre-vingt deux. Une toque blanche enveloppait ses cheveux. Sa dame de compagnie, une Anglaise coiffée d'un large chapeau de paille sombre, suivait ses pas en baissant les yeux.

Dans le grand hall du tribunal, les reporters marquaient une certaine déférence. Les deux avocats de la Bégum inclinèrent respectueusement la tête dans un hommage discret et lui ouvrirent le chemin jusqu'au bureau de Vahan Portoukalian. Le président de la cour d'Assises souhaitait rencontrer, avant le début du procès, l'épouse du prince Aga Khan III. Dans la salle, interdite aux moins de vingt et un ans, seulement cinquante places avaient été réservées au public. Les accusés, déjà alignés dans le box, adoptaient des postures différentes. Certains baissaient les yeux ; d'autres, au contraire, semblaient défier les objectifs des Leica et des Rolleiflex des photographes de presse. À l'entrée de la Bégum, ils observèrent un silence gêné. Elle posa un regard froid sur le gang et

LE VOL DES BIJOUX DE LA BÉGUM

s'assit sur un banc, en retrait. Elle n'était là que pour assister à l'ouverture de l'audience. Son après-midi était déjà réservé à la visite de l'exposition Cézanne.

Alors, le greffier, d'un ton plus solennel que d'habitude, fit lecture de l'acte d'accusation.

UN GANG DE VOYOUS CORSES

Depuis le début de la matinée, Barthélémy Ruberti, déguisé en cycliste, surveillait l'entrée de la villa *Yakymour*¹, sur les hauteurs de Cannes. Son rôle consistait à vérifier qu'aucune sécurité particulière n'avait été mise en place pour conduire l'Aga Khan et la Bégum au petit aérodrome de Cannes d'où ils devaient s'envoler pour Deauville. À cent cinquante mètres en contrebas, dans un virage, quatre hommes attendaient dans une traction avant noire. C'est Ruberti qui les avait recrutés à Marseille, puisant dans le vivier des bars sombres du quartier de l'Opéra.

Le gang était arrivé la veille à Cannes. Le scénario était simple. Il suffisait de couper la route à la voiture de l'Aga Khan, de s'emparer du sac à bijoux que transportait la Bégum et de le déposer dans une villa toute proche où les voyous avaient passé la nuit. La personnalité des victimes

1. Contraction de Yvette, Aga Khan et amour.

LE VOL DES BIJOUX DE LA BÉGUM

ne suscitait pas d'état d'âme. Quant au vol, il serait remboursé par les assurances.

Au volant de la traction, se trouvait Roger Senanedj alias Gros Roger ou encore Roger le juif, trente-huit ans¹, ancien gérant d'une brasserie sur la Canebière, un truand confirmé, lourd de 105 kilos aspergés d'eau de Cologne, vêtu comme un croupier de salle de jeux et roulant en belle américaine. Senanedj avait été le receleur du défunt Pierrot le fou, le premier ennemi public numéro un de l'après-guerre. Il vivait en ménage avec Marcelle Rémy, dite Renée la brune, une ravissante jeune fille de vingt et un ans, fille d'une tenancière de bordel recherchée pour « intelligences avec l'ennemi ».

Les trois autres occupants de la voiture étaient corses. Comme Ruberti, un temps gérant de bar, après avoir vendu des œufs à Calvi, sa ville de naissance, et trafiqué des « blondes » entre Tanger et les calanques de Cassis. À trente-huit ans, Mémé, comme l'appelaient familièrement ses amis de la nuit, était toujours à la recherche d'un gros coup qui lui permettrait de se retirer dans ses montagnes de Corse. Aujourd'hui, il pensait tenir l'affaire. Du velours. Un braquage en douceur. L'idée venait de Pierre Leca dit Paulo, un des rois, avec Jo Renucci, du fructueux commerce des cigarettes de contrebande. Trois mois plus tôt, à Marseille, Leca l'avait affranchi lors d'une conversation², sans témoin, sur le boulevard Michelet.

— Quelqu'un à Cannes a ses entrées chez l'Aga Khan. Il peut fournir la date du prochain déplacement du prince et de sa femme, la Bégum, qui emporte

1. Né le 27 mai 1911 au Puy, en Haute-Loire.

2. Aveux de Ruberti au juge d'instruction Sacotte.

UN GANG DE VOYOUS CORSES

toujours avec elle un max' de bijoux. Elle croule sous les diams. Ça tourne autour du milliard !

Ruberti avait écouté attentivement. Paulo Leca ne parlait pas en l'air. Son palmarès faisait de lui un homme fiable et efficace. À quarante-trois ans, ce Corse de Valle-di-Mezzana était un voyou arrivé. Son parcours¹ avait commencé, en 1924, à dix-huit ans par une arrestation pour trafic de drogue à Beausoleil dans les Alpes-Maritimes où il vivait chez son oncle. Sitôt libéré, il avait remis ça à Monaco et, en 1927, après son service militaire, il s'était installé à Marseille, dans le quartier Saint-Jean, territoire de la pègre.

Malgré son aspect fragile et sa petite taille, Paulo Leca s'imposa rapidement dans le proxénétisme et le vol à main armée. Il fut très vite considéré par la police comme « un individu dangereux ». C'est après l'attaque du « train d'or », en 1938, qu'il s'était fait un nom dans le milieu marseillais. Cent quatre-vingts kilos de lingots, des diamants et des rubis volés dans un wagon blindé. Leca avait échappé aux arrestations qui suivirent. Condamné par contumace aux travaux forcés à perpétuité, il fut acquitté lors d'un second procès en produisant un alibi qui l'innocentait, et en tuant, dans l'intervalle, un truand qui l'avait doublé dans une affaire de faux dollars.

Paulo Leca était une pointure. Il était passé au travers de toutes les époques. Comme de nombreux voyous, il avait su doser son comportement sous l'occupation, profitant des uns par nature, aidant les autres par conviction. Il avait aussi trouvé l'amour en séduisant Caroline, la fille

1. Rapport d'ensemble du 14 avril 1939 de la 9^e Brigade Mobile sur les gangs corses de Marseille.

LE VOL DES BIJOUX DE LA BÉGUM

de l'écrivain Charles Méré, président de la Société des auteurs dramatiques. Grâce à sa nouvelle conquête qui l'appelait admirativement son « gentleman gangster », il avait élargi ses relations au beau monde. Aujourd'hui, tout en continuant ses affaires, le truand affichait une façade honorable qui impressionnait des hommes comme Ruberti. Avec ses costumes de bonne coupe, son fume-cigarette en or, son yacht dans le Vieux-Port et son splendide appartement de la place Delibes, garni de meubles d'époque et de tableaux de maîtres, il était un exemple pour les malfrats à la ramasse. Il conciliait le crime et la vertu.

Ruberti avait, bien entendu, accepté la proposition de Leca ; flatté, même, que celui-ci fasse appel à lui. La confiance était telle que Paulo l'emmena à Cannes pour lui présenter, sur la Croisette, l'informateur de l'affaire. Il s'agissait d'un ancien militaire ventru de cinquante ans, surnommé le Commandant, que Leca avait connu, un an plus tôt, à Marseille, dans le restaurant *La Daurade* de son ami Charles Vincileoni, en lui fournissant des cigarettes américaines de contrebande. Né à Paris, d'origine anglaise, le Commandant au visage rond et gras, planté dans un menton qui débordait, avait fait les deux guerres. Il portait une fine moustache, un chapeau feutre et de grosses lunettes à montures d'écaille. Blessé en 1940, prisonnier puis évadé d'un stalag, il avait travaillé pour les services de renseignements anglais, à Marseille, avant de passer en Afrique du Nord. Depuis la Libération, il ne manquait pas, lorsqu'il venait à Marseille, d'aller prendre un verre chez Vincileoni qu'il avait connu au cours d'une mission en France occupée. À chaque passage à *La Daurade*, où il en profitait pour se réapprovisionner en blondes, le Commandant se lançait dans

TABLE DES MATIÈRES

Un gang de voyous corses	15
Dans le carnet d'adresses du truand	45
Une menace suivie d'effets	73
En prison avec des voyous	93
Blanchi par l'enquête	119
Une phrase de trop	143
Pour rétablir la vérité	173
Épilogue	189
• Valentin à la retraite, Bertaux à la Sorbonne	193
• Le mausolée d'Assouan	195
ANNEXES	197
• 14 septembre 1950. Lettre du procureur général de la cour d'Appel d'Aix-en-Provence au garde des Sceaux, ministre de la Justice	199
• 13 juillet 1953. Lettre de Pierre Bertaux au président de la cour d'Assises d'Aix-en-Provence	205
• 14 juillet 1953. Lettre de Georges Valantin à l'Avocat général près de la cour d'Appel d'Aix-en-Provence	207
• 14 octobre 1953. Lettre du commissaire Églenne de la Sûreté de Cannes à l'Inspecteur général de l'Administra- tion	215
• 11 avril 1956. Lettre de Pierre Bertaux au <i>Canard enchaîné</i>	217
Bibliographie	221
Index sélectif	223

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000256.N001
Dépôt légal : avril 2010